
Antiquaires et *businessmen* de la Petite Côte du Sénégal. Le commerce des illusions amoureuses

Antique Dealers and Businessmen from Petite Côte in Senegal: The Trade in Amorous Illusions

Christine Salomon



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/etudesafriaines/18671>

DOI : [10.4000/etudesafriaines.18671](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18671)

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2009

Pagination : 147-173

ISBN : 978-2-7132-2207-8

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Christine Salomon, « Antiquaires et *businessmen* de la Petite Côte du Sénégal. Le commerce des illusions amoureuses », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 193-194 | 2009, mis en ligne le 25 juin 2009, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/18671> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.18671>

Christine Salomon

Antiquaires et *businessmen* de la Petite Côte du Sénégal

Le commerce des illusions amoureuses*

« Won't some sweet mama come
And take a chance with me
Cause I aint so bad »
(David Lee Roth, *Just a gigolo*, 1985).

Au Sénégal, surtout sur la Petite Côte, la destination touristique la plus fréquentée du pays, les échanges économique-sexuels entre jeunes hommes sénégalais et touristes européennes — des Françaises dans leur grande majorité, généralement plus âgées qu'eux — ont acquis une visibilité certaine. À la figure stéréotypée du vieux Blanc escorté d'une jeune et jolie Sénégalaise, s'ajoute désormais celle de la touriste quinquagénaire, main dans la main avec un athlète en maillot de corps exhibant sa musculature, un *boy doolé* (*doolé*, force en wolof), ou un artiste portant *dreads* et patchwork coloré, à la manière du musicien Cheikh Lô.

Dans ces deux situations, souvent désignées comme prostitutionnelles, où la jeunesse est l'attribut du service sexuel tandis que l'âge mûr est celui de la contrepartie économique, il s'agit de commerce informel, sans tarification de la sexualité, ni réelle professionnalisation de ses fournisseurs. La

* Cette étude a bénéficié d'un financement de l'Agence nationale de recherche sur le Sida. Je remercie France Lert, directrice de l'Unité 687 de l'Inserm, qui m'a permis de la mener à bien ainsi qu'Emmanuel Lagarde et d'Abdoulaye Sidibé Wade pour leur implication dans le projet et la mise en place de l'étude. Mon travail doit énormément à l'amitié et à l'aide de Falilou Ndiaye et d'Éric Kanago et à ma collaboration avec Youssou Sarr et Nini Diouf. À la faculté des Lettres et Sciences humaines de l'UCAD, je tiens particulièrement à remercier Bacary Sarr et Oumar Ndao pour les lectures qu'ils m'ont conseillées ainsi qu'Ousseynou Faye pour son investissement scientifique dans ce travail et pour ses commentaires sur une première version de ce texte. Merci enfin à Papa Alioune Ndao et à Mamadou Dieng pour leur relecture attentive.

négociation économique n'est pas forcément explicite avant l'acte sexuel si bien que les termes de la transaction sont loin d'être clairs ainsi que le montrent les études qui se sont attachées aux jeunes femmes fréquentant les bars ou les discothèques en quête de rencontres (Smette 2001 ; Fouquet 2007). L'enchevêtrement des significations entre sexualité commerciale et non commerciale paraît d'autant plus complexe que les relations vont de l'éphémère, ou de la durée des vacances, à des formes plus stables, des sortes d'amitiés ou d'abonnements au service sexuel plus ou moins rétribué, parfois des cohabitations ou des mariages. L'aspect économique revient toutefois sur le devant de la scène lors des différends qui surgissent et alimentent la chronique des faits divers de la région de Mbour, des Européens (hommes ou femmes) se plaignant régulièrement d'être volés ou spoliés par leur partenaire ou encore victimes de « mariages d'intérêt » qu'ils souhaitent annuler pour cette raison¹.

Dans des revues françaises, des articles dénonçant les « ravages du tourisme sexuel » se sont emparés de ces relations², citant le Sénégal comme destination du « tourisme sexuel de masse » avec la Gambie voisine. Des reportages photographiques et télévisés ont complaisamment montré les couples contrastés que forment des femmes européennes, d'un certain âge et suffisamment aisées pour voyager, avec des hommes africains, apparemment plus jeunes et plus pauvres qu'elles³. Une telle fascination, qui touche à la pornographie, s'enracine dans un processus dont Colette Guillaumin (1992), dans un article sur le rapport entre pratique du pouvoir et idée de nature, a démontré qu'il était à la base de l'idéologie raciste. En effet, à partir d'une naturalisation de l'altérité, c'est bien la même logique qui « racise » des groupes sociaux en fonction de la couleur de la peau mais aussi du genre, ou de l'âge, ces trois opérateurs de catégorisation se cumulant dans le cas des « jeunes Black » et des « vieilles Blanches » (Salomon 2007).

Le type de relations sociales étudié ici, lié aux renégociations contemporaines du genre en Occident, semble être apparu au Sénégal avec l'essor du tourisme hôtelier (Dieng & Bugnicourt 1982). Dès les années 1990, le phénomène était devenu suffisamment perceptible pour que ses protagonistes masculins soient localement qualifiés de *Sex Machines* (Biaya 2001 : 82). Mais il plonge à l'évidence également ses racines dans le passé colonial et s'inscrit dans une histoire ancienne de « mariages à la mode du pays »⁴

1. Les employés consulaires utilisent d'ailleurs parfois cet argument pour décourager les candidats au mariage et n'accordent le visa au conjoint sénégalais qu'après un parcours dissuasif.
2. Voir notamment *Marianne* (27 août 2000), *L'Express* (3 juillet 2003), *Le Nouvel Observateur* (18-24 août 2005), *Le Monde Diplomatique* (août 2006).
3. Voir notamment « African gigolos » dans *Biba* (avril 2000), « Sable brûlant » dans *Strip-tease* (6 mai 2003), et « Charters pour l'amour » dans *Envoyé spécial* (6 avril 2006).
4. Au XVII^e siècle, les premières unions de ce type entre femmes sereer et hommes portugais installés à Saly-Portudal, Joal et Rufisco étaient plutôt durables. Leurs enfants, garçons et filles (les *Signares*, dames en portugais), prospéraient dans

dans les comptoirs portugais de la Petite Côte. Cependant, la reconfiguration mondiale actuelle, où les migrations touristiques du Nord vers le Sud s'amplifient — notamment vers les destinations d'Asie et d'Afrique⁵, alors même que les citoyens des pays de ces régions sont partout empêchés d'aller au Nord par des politiques terriblement restrictives —, paraît propice à son déploiement à grande échelle. Ses localisations incluent de nombreux sites touristiques du bassin méditerranéen, d'Asie et de la région caraïbe. Les destinations balnéaires d'Afrique subsaharienne où des recherches rendent compte d'un tourisme sexuel féminin sont la Gambie (Brown 1992 ; Ebron 2002 ; Nyanzi *et al.* 2005 ; Wagner 1977 ; Wagner & Yamba 1986), Zanzibar en Tanzanie (Sumich 2002), la région de Malindi au Kenya (Kibicho 2004) et le lac Malawi (Prowse 2004). Les chercheurs en sciences sociales qui se sont intéressés aux divers *beach-boys* ont généralement souligné le côté professionnel des amitiés qu'ils nouent avec les touristes, les assimilant à de petits entrepreneurs (*entrepreneurs*), des travailleurs indépendants (*freelancers*), aventureux (*risk-takers*) et débrouillards (*hustlers*). Alors que certains auteurs leur ont attribué en Afrique un rôle de médiateurs culturels (*culture brokers*), entre les éléments les plus « traditionnels » de leur société et les touristes (Brown 1992 ; Sumich 2002), d'autres ont souligné la créativité de leur style de vie et la spécificité des relations sociales qu'ils nouent où l'ensemble des inégalités sont fortement racialisées (Ebron 2002 ; Nyanzi *et al.* 2005 ; Prowse 2004).

Ma présentation des jeunes hommes sénégalais — travaillant souvent déjà dans le tourisme ou dans le commerce — dont la cible privilégiée est constituée par des vacancières seules auxquelles ils proposent diverses prestations, y compris sexuelles, s'inscrit dans cette seconde perspective. Parfois nommés avec un certain mépris « *topp tubaab* » (« *topp* », « suivre » en wolof), ceux qui tournent autour des Blancs, sont généralement appelés sur la Petite Côte « antiquaires », en référence aux marchands d'objets, prétendument anciens, proposés aux touristes, ce qui identifie clairement leur activité comme commerciale⁶. La plupart des concernés préfèrent néanmoins se définir comme des boutiquiers, des guides ou mieux des « *businessmen* ».

le commerce. Par la suite, à Gorée et à Saint-Louis, où ils émigrèrent avec l'arrivée des Français et des Anglais au XVIII^e siècle, le mariage à la « mode du pays » devint temporaire, bien que reconnu par l'Église catholique et le Roi de France. Il unissait le temps de leur séjour des hommes puissants, français et anglais, et des *Signares* dont les familles espéraient constituer avec l'Europe des réseaux d'alliance et d'affaires protecteurs.

5. Voir le baromètre de l'Organisation mondiale du tourisme n° 3 du 10 novembre 2008.
6. Le terme antiquaire renvoie aux différents artisans castés — bijoutiers, sculpteurs, cordonniers et tisserands — qui vendaient chaque fin de semaine leurs produits sur la plage aux militaires français du camp de repos de Mbour implanté lors de la Seconde Guerre mondiale.

J'examine ici leurs compétences et leurs stratégies pour réussir dans un univers compétitif, dont certaines relèvent de mises en scène d'une identité africaine correspondant largement aux clichés occidentaux. Je m'intéresse également aux arbitrages entre conduites individuelles et normes sociales en fonction de la part de stigmatisation et de clandestinité attachée aux transactions sexuelles avec les touristes. Ma description donne à voir une imbrication particulière des inégalités économiques, de genre et d'âge avec les stéréotypes racistes. Elle met également en lumière, au-delà d'une forme persistante d'aliénation postcoloniale, l'extraversion de la jeunesse sénégalaise urbaine et son inscription, pour échapper à la pauvreté et à son système national, dans ce que Tshikala Biaya (2000 : 2) a appelé « la globalisation et la mondialité, sa culture universelle d'aujourd'hui ».

L'enquête repose sur l'observation des lieux de drague et des interactions avec les femmes touristes ainsi que sur une vingtaine de récits d'hommes âgés de 22 à 37 ans régulièrement engagés dans des relations suivies avec elles. Une majorité de ceux exerçant à Saly ou aux alentours avaient déjà été sollicités entre 1999 et 2001 pour répondre à un court questionnaire dans le cadre du mémoire de maîtrise de Nini Diouf sur les unions mixtes à Mbour ou celui du mémoire de DEA de Youssou Sarr sur le tourisme sexuel⁷. C'est ainsi que j'ai pu les contacter en 2005 et qu'ils ont accepté un entretien approfondi. Deux ans plus tard, en 2007, j'ai interrogé à nouveau une dizaine d'entre eux, qui se trouvaient toujours dans la même activité⁸, afin de mieux cerner leurs trajectoires. Les conditions de mon enquête ont été évidemment en partie déterminées par ma situation de femme *tubaab* « libre » (non accompagnée d'un mari) qui me plaçait dans une position ambiguë, que la déclinaison de ma qualité de chercheuse ne suffisait pas à lever⁹. La consultation des registres des mariages à la mairie de Mbour est venue compléter mes données en permettant de prendre la mesure de la partie légalisée du phénomène.

7. Département de sociologie, Université Cheikh Anta Diop, Dakar.

8. En 2007, deux hommes interrogés en 2005 n'ont pas désiré continuer à participer. Trois se trouvaient à l'étranger, deux ayant obtenu un visa pour rejoindre leur femme en Europe, un autre voyageait pour « affaires » aux États-Unis. Un seul avait quitté l'activité de guide touristique et de drague : il s'était installé comme mareyeur à Mbour.

9. L'anthropologue africaine-américaine Paulla EBRON (2002 : 178) souligne elle aussi cette difficulté en Gambie : « Indeed it became essential to my research to separate myself from tourist women. And yet I, too, as an anthropologist traveling without the guardianship of a male protector, was implicated in many of the same ways as other women travelers. »

La Petite Côte : « une banlieue tropicale de l'Europe »¹⁰

L'on se souvient peut-être du tube (près d'un million de disques vendus en France), du groupe Martin Circus, *Je m'éclate au Sénégal*¹¹, sorte de manifeste du tourisme de masse qui coïncidait avec le lancement de la politique de développement de ce secteur par l'État sénégalais dans les années 1970. Aujourd'hui, l'on continue, semble-t-il, de s'éclater au Sénégal puisque le nombre de visiteurs est estimé, en l'absence de chiffres officiels, de 500 000 à 700 000, dont plus de la moitié est constituée de Français. Le tourisme constitue un secteur-clé de l'économie, qui a devancé l'arachide et figure au deuxième rang après la pêche. Bien que le produit balnéaire soit désormais saturé et concurrencé, le gouvernement sénégalais affiche l'objectif ambitieux d'attirer un million et demi de touristes à l'horizon 2010. La Petite Côte, à seulement 80 km de Dakar, qui a profité de la désertion de la Casamance, draine 70 % des visiteurs.

Initié par l'implantation d'un club de vacances allemand et d'un hôtel grand *standing* dans un parc forestier, le développement du tourisme a été confié dans cette région à la Société d'aménagement et de promotion de la Petite Côte (SAPCO, créée en 1975), une société d'économie mixte transformée en société anonyme à participation publique majoritaire. Celle-ci construisit, en bord de mer, à 5 km de Mbour, la station de Saly comprenant plusieurs hôtels bâtis autour d'un centre commercial, avec parking, pharmacie, cafés, discothèques, boutiques destinées aux touristes, plus un « marché artisanal » à proximité. Cet aménagement, conçu pour fixer sur place les vacanciers, complété aujourd'hui par des banques avec distributeurs de billets, des cybercafés, des locations de voitures, de *scooters*, de *quads* et un port de plaisance, continue de s'étendre, employant plus de 3 000 personnes et proposant un hébergement d'une capacité de 8 000 lits.

Les prestations et les prix proposés attirent désormais une clientèle assez populaire et pour une bonne part âgée, essentiellement française, qui vient surtout en haute saison, de décembre à avril. Le séjour type, très encadré, dure une semaine, l'hôtel ou le club de vacances proposant aux clients dans la journée des animations ou quelques circuits dans les environs, et le soir des spectacles au bord de la piscine. Tout est fait pour les décourager de s'aventurer hors des sentiers balisés. Ils ne peuvent lier connaissance qu'avec les employés des hôtels, les boutiquiers et les *taximen*, ou alors avec les guides autorisés à se poster au sein de la station pour proposer des excursions. Tous les autres « artistes des relations humaines », ainsi qu'ils se plaisent à se définir, sont réduits à accrocher leur attention soit sur la partie de la plage qui reste en libre accès, sur laquelle ils vendent des souvenirs et

10. L'expression est empruntée à un article « Le tourisme en AOF », *L'Illustration*, 29 février 1936, supplément, p. XIII.

11. Au refrain éloquent : « Je suis à poil [...] je m'éclate au Sénégal, avec une copine de ch'val. »

où vers le soir, des garçons viennent faire du sport et exhiber leur plastique corporelle, soit dans les boîtes de nuit, si toutefois ils ont les moyens d'y entrer. L'infrastructure de Saly est complétée par des résidences para-hôtelières vendues en copropriété. Chaque résidence est composée de constructions identiques enserrées dans un enclos gardé, avec piscine, bar-restaurant et espaces verts soigneusement entretenus. Quelques-uns de ces logements sont achetés par des Sénégalais fortunés, mais la grande majorité l'est par des Français, souvent des retraités venus précédemment en vacances, qui ont décidé de s'établir sur place une partie de l'année et louent leur logement le reste du temps. Ces résidents constituent une population un peu moins captive que celle des clubs de vacances et génèrent des restaurants et des petits commerces à proximité, formels ou non.

On trouve encore d'autres types d'hébergements touristiques en bord de mer dans les localités adjacentes. Ils vont d'établissements chics et fermés surveillés par des gardes en uniforme armés de chicote pour dissuader les jeunes d'approcher les clients, à des hôtels familiaux et des « campements » plus modestes, souvent tenus par des couples franco-sénégalais, ainsi qu'à des villas louées meublées. Des habitants des villages voisins proposent même des chambres d'hôtes. Le littoral présente ainsi un *continuum* d'habitations jusqu'à Mbour, ville qui connaît une explosion démographique et fournit la majeure partie de la main-d'œuvre des hôtels et des bases de loisirs de la Petite Côte. Alors que Saly comptait officiellement 7 556 habitants en 2002 (Diouf 2003), quatre ans plus tard le chiffre de 20 000 personnes est avancé par le guide *Lonely Planet Sénégal et Gambie*, du moins en haute saison. Au delà des employés du secteur touristique, tout un monde de pauvreté et de débrouille côtoie celui des vacanciers et des retraités, s'efforce de se mettre à son diapason et de calquer son emploi du temps sur le sien, ce qui donne à ses acteurs une connaissance certaine des modes de vie occidentaux dans ce qu'Achille Mbembé (2000 : 41) nomme « l'économie des désirs inassouvis », c'est-à-dire l'économie des biens vus, à portée de main, convoités, mais dont il apparaît comme fort improbable qu'on parvienne à les posséder. Ainsi peut-on observer dès le matin sur la plage des jeunes désœuvrés, « les conjoncturés », emboîter le pas aux promeneurs en leur parlant « réveil musculaire », puis jouer à la pétanque avec les retraités dans les résidences, promener en laisse le chien d'une « copine » européenne, tandis que des jeunes femmes sénégalaises déambulent en compagnie de *Pa tubaab* (vieux Blancs) et lézardent en maillot de bains autour des piscines. Les mixités entre jeunes Sénégalais, hommes ou femmes, et touristes ou résident(e)s européen(ne)s deviennent encore plus visibles à partir du moment de l'apéritif, dans les bars, et le soir dans les restaurants et les discothèques. Pour créer une ambiance « sénégaloise » rassurante pour les vacanciers, les enseignes des boutiques, ou les cartes professionnelles des taxis annoncent : « Ahmed Le Breton », « Omar Le Belge » ou « Aux Girondins » en référence au club de football. Malick se fait appeler Mike, Maguette, Max, Mustapha, Taf et Souleymane, Jules, ce qui est courant

dans la jeunesse sénégalaise urbaine, mais Mouhamad va aussi prendre un nom d'emprunt (Pascal) pour se « toubabiser ».

S'inscrivant dans une série d'efforts aussi répétés que vains des pouvoirs publics pour faire disparaître les pauvres¹² des lieux publics et protéger les touristes, une association pour le développement du tourisme à Saly a été constituée et distribue des badges à ses membres, seuls autorisés à aborder les vacanciers au sein de la zone hôtelière¹³. Pareillement, le parking et le marché artisanal sont tenus par des associations dont les adhérents (les « *adras* ») se différencient ainsi des *taximen* « clando » et des marchands à la sauvette. Le droit d'entrée à ces associations, qui fonctionnent également comme caisses de secours pour leurs membres, est élevé¹⁴. Par conséquent, ceux qui arrivent sur le marché du travail et ne peuvent déboursier cette somme se trouvent interdits d'accès à la zone hôtelière, au marché artisanal et au parking, obligés d'y aller furtivement ou nuitamment et sont alors exposés à la répression. Aussi la façon dont ils abordent les touristes est-elle généralement plus pressante et directe, souvent maladroite, parfois désespérée, y compris dans la proposition de services sexuels¹⁵.

Ce sont les membres des associations, plus faciles à contacter car leur activité s'est officialisée, qui constituent, avec quelques employés d'hôtels, la majorité des hommes qui ont participé à mon enquête, laquelle s'est déroulée en français. Bien que leur niveau scolaire ne dépasse généralement pas le CM2¹⁶ et qu'ils aient commencé à travailler tôt, à force de fréquenter

12. Mendiants, prostituées, « faux guides » et marchands ambulants (FAYE & THIOUB 2003).
13. En Gambie, en 1989, les autorités avaient tenté de contrôler le secteur informel du tourisme en attribuant des badges et parfois des uniformes à certains « *bom-sas* » ou « *bumsters* », nom donné aux jeunes hommes qui traînent et, entre autres activités, draguent les femmes touristes. Tous devaient s'enregistrer auprès du ministère et ceux qui étaient sélectionnés recevaient l'autorisation de stationner près de tel ou tel hôtel, sans pour autant être payés (BROWN 1992). Une nouvelle campagne, plus répressive, fut entreprise en 2002-2003 (NYANZI ET AL. 2005). Au Malawi, des séances de formation ont été également organisées en 2002-2003 par le ministère du Tourisme pour les soi-disant guides. Ceux qui réussissaient l'examen final étaient accrédités et recevaient un badge (PROWSE 2004). Dans ces deux cas cependant, comme au Sénégal, le badge s'est révélé peu utilisé car il va à l'encontre de la mise en scène du caractère fortuit des rencontres amicales ou amoureuses.
14. Il se monte à 100 000 FCFA, 152 euros, ce qui équivaut à deux mois de salaire d'un employé au SMIG.
15. Un *rastaman* qui a observé à la plage plusieurs marchands ambulants proposer des colifichets à l'ethnographe, vient vers elle à son tour et lui déclare en la regardant droit dans les yeux : « Moi, c'est toi que je veux. » Citons encore cet homme parlant mal le français et apostrophant une Européenne, la soixantaine bien sonnée, toujours sur la plage : « Tu sais, je suis un bon étalon » et ce garçon, en ville, à une dame aux cheveux blancs : « Vous ne cherchez pas quelqu'un qui baise bien ? » (C. Enel, communication personnelle, 2007).
16. Parmi les hommes qui ont accepté les entretiens formalisés, la plupart venaient de familles urbaines et étaient allés jusqu'au CM2 avant de rentrer dans la vie active. L'un d'entre eux avait atteint un niveau de 3^e et deux autres n'avaient pas été scolarisés du tout et avaient appris le français sur le tas.

les touristes et de partager leur intimité, leur français parlé est devenu excellent, et certains se plaisent même à l'émailler de jurons ou de « verlan » pour démontrer à quel point ils maîtrisent des codes linguistiques communs avec les vacanciers. Bien que tous racontent avoir « eu leur première Française » alors qu'ils étaient simples vendeurs ambulants, rabatteurs ou laveurs de voiture, ils qualifient sans état d'âme les débutants dans le métier de « gigolos qui sont à la plage et cherchent les dames du troisième et quatrième âge » ou encore d'« arnaqueurs qui embêtent les touristes ». On peut considérer, par analogie avec l'aristocratie ouvrière, qu'ils représentent l'aristocratie du secteur informel¹⁷. Beaucoup accusent même les « anti-quaires », arnaqueurs de petite envergure, d'être responsables de la baisse de l'activité touristique. Un guide badgé, 37 ans, qui sept ans auparavant, démobilisé de l'armée et embauché comme gardien d'hôtel, a rencontré une Française et s'est fait financer par elle son permis de conduire et son adhésion à l'association (elle continue toujours de le « *sponsoriser* »), relaie le discours répressif :

« Chaque boutique a droit à deux personnes et comme ça si on voit une personne qui traîne, on voit que c'est un rabatteur, un antiquaire, on le fait arrêter. Dans le village artisanal, ce sont des boutiquiers, pas des antiquaires, l'antiquaire, c'est celui qui vous racole, il gère rien, il te propose un restaurant et le lendemain il s'est taillé avec ton argent. Il y a des gardiens en uniforme que l'association a recrutés, la gendarmerie peut aussi te demander le badge. »

À l'omniprésence de gardiens d'allure martiale, recrutés préférentiellement parmi d'anciens militaires, s'ajoute les rafles par les gendarmes, surtout le soir, qui infligent des amendes à tous ceux identifiés comme des figures de la marginalité — jeunes traîneurs désargentés ou femmes suspectées de se prostituer — dont la seule présence dans l'espace public serait néfaste à l'image du Sénégal et de ses valeurs.

Dans une société plutôt prude, où il importe de savoir se tenir, avec une norme homophobe affirmée¹⁸, l'organisation à Saly, dans une boîte de nuit à la mode, d'un défilé de travestis en 1999, puis la diffusion d'un reportage de M6¹⁹ sur la pédophilie dans cette localité²⁰ et des articles à sensation dans la presse locale²¹, amènent souvent à considérer l'endroit

17. En Gambie, des niveaux de compétence différents ont également été décrits chez les « *bumsters* », allant du niveau amateur au niveau intermédiaire et confirmé (NYANZI ET AL. 2005).

18. En février 2008, le tollé suscité par l'organisation d'une fête homosexuelle, qualifiée de célébration d'un mariage *gay*, est allé jusqu'à un appel à manifester publiquement contre l'homosexualité au sortir de la prière du vendredi à Dakar.

19. Dans le magazine *Ça me révolte* (7 mai 2003).

20. L'année d'avant, Avenir de l'Enfant (ADE), un Observatoire pour la protection des enfants contre les abus et l'exploitation sexuels avait été mis en place à Mbour par une ONG sénégalaise qui dénonçait non seulement les abus perpétrés par les touristes, mais également ceux commis au sein des familles.

21. Du style « Confidences d'un homosexuel de Saly Portudal : Mon copain que je partage avec sa femme », *L'Observateur*, 14 avril 2006.

comme la capitale de la débauche. Un ancien « antiquaire » de Mbour (31 ans, vivant habituellement à Genève où il travaille comme cuisinier, interrogé alors qu'il est revenu en vacances), lui-même séparé d'une professeuse d'université rencontrée quand il avait 17 ans, épousée quatre ans plus tard et rejointe en Suisse, de s'indigner :

« Moi quand j'étais ici j'ai tout vu, mais à cette époque, le tourisme était deux fois plus propre. Moi je mets pas les pieds à Saly, c'est la prostitution. C'est la faute au gouvernement, il ne devrait pas accepter les résidents. Les résidents, y a pas de contrôle. C'est la faute du PS, la SAPCO a vendu toute la plage. Ils ont tout ratissé, ils ont regardé que l'argent. Ça devient comme la Thaïlande. Un jour il y aura la même chose à Saly que le tsunami, le bon dieu va nettoyer tout ce qui est dégueulasse. »

La presse locale, extrêmement disert sur les « fléaux sociaux » susceptibles de ternir l'image du pays et sur la « dégradation des mœurs », n'épargne pas les relations étudiées ici. Quand des litiges opposent les partenaires d'un couple mixte d'âge discordant et que l'un d'eux recourt à la police, les affaires sont présentées comme un effet de la prostitution si le plaignant est un homme qui s'est fait dépouiller par une jeune Sénégalaise (ou par le copain de celle-ci, à qui elle a facilité l'entrée dans la villa ou la résidence). Mais lorsque c'est une Européenne qui incrimine un homme sénégalais plus jeune qu'elle²², les faits sont rapportés dans la rubrique pédophilie, au motif que la différence d'âge est « astronomique »²³. Que des femmes soient nettement plus âgées que leurs amants semble donc constituer un objet de scandale dans une société qui en revanche tolère que les hommes entretiennent, dans le mariage, surtout polygame, ou la prostitution, des relations avec des femmes bien plus jeunes qu'eux²⁴, la séniorité venant dans ce cas renforcer l'autorité masculine. Autre inversion des normes, alors que les obligations de prise en charge des besoins économiques du ménage sont en principe masculines et que « le défaut d'entretien » reste la principale cause de divorce des épouses²⁵, les femmes ici occupent le rôle de pourvoyeur économique. Leur supériorité en matière

22. Au Sénégal, la majorité sexuelle est de 18 ans et civique de 21 ans.

23. *L'intelligent*, n° 2208, mai 2003.

24. Cet écart d'âge est associé à l'entrée en union précoce pour les femmes, tardive pour les hommes, généralisée pour les deux sexes (avec remariage dans l'immense majorité des divorces) et à l'organisation du marché matrimonial polygamique. L'analyse de questionnaires biographiques recueillis à Dakar en 1990 montrait qu'au premier mariage féminin, l'écart avec le conjoint était de 10 ans dans une union monogamique et de 20 dans une union polygamique (ANTOINE & NANITELAMIO 1995). On observe cependant que l'âge au premier mariage des femmes augmente et que l'écart entre conjoints de ce fait se réduit (ADJAMAGBO, ANTOINE & DIAL 2004 ; HERTRICH 2002).

25. Même s'il y a une certaine évolution des rôles au sein des couples urbains où la femme est salariée, l'adhésion à la norme d'entretien de l'épouse reste très forte chez les femmes (ADJAMAGBO & ANTOINE 2004 ; ANTOINE, DJIRÉ & NANITELAMIO 1998 ; DIAL 2007 ; DIOP 1985).

d'âge et de ressources serait-elle susceptible d'ébranler le cadre normatif des relations hétérosexuelles ? C'est bien ce que semble redouter l'éditorial cité de *L'intelligent* intitulé « À nous les petits Sénégalais » qui commente la plainte déposée par une Européenne désireuse de récupérer la voiture et la maison « données » à son partenaire (majeur puisqu'en âge de conduire), rapportant en caractères gras la « découverte » du commandant de gendarmerie « horrifié » de Mbour : « Un contrat secret imposait au garçon trois rapports par jour. Une cadence qu'il n'a pas pu tenir. D'où le courroux de la vieille dame. » La femme incarne ici la dangerosité sociale et la dépravation. En revanche l'infantilisation et la victimisation de l'homme impliqué le déresponsabilisent et permettent de l'affranchir du stigmate de prostitué (Pheterson 2001).

Des *businessmen*

Les entretiens publiés dans « Touristes Rois en Afrique » (Dieng & Bugnicourt 1982) indiquent que les échanges économique-sexuels de ce type sont apparus dès l'essor du tourisme au Sénégal. Sur un total de 56 employés d'hôtel interrogés à Dakar, sept d'entre eux mentionnent avoir obtenu une rémunération pour des services sexuels. Un cuisinier explique que les touristes femmes « paient parfois les hommes comme les hommes touristes paient les filles sénégalaises » (*ibid.* : 75) et un « boy de chambre » fait le récit d'une transaction :

« Un jour une Italienne m'a demandé de lui tenir compagnie en ville pendant la nuit. Je lui ai montré tous les meilleurs night-clubs et les grands bars de la ville. Au retour elle m'a offert une jolie montre et m'a invité à manger dans sa chambre. Après le repas elle m'a proposé de lui faire la cour. J'étais très réticent, je n'avais jamais fait la cour à une *tubaab*. Elle m'a offert 5 000 F pour me convaincre et j'ai accepté. J'ai passé plusieurs nuits avec elle jusqu'à son départ. Je rencontre de temps en temps des femmes de la sorte, mais toujours moyennant quelque chose : un cadeau ou de l'argent » (*ibid.* : 46).

Le montant habituel de la compensation, 5 000 FCFA plus une montre, est corroboré par un taximan : « J'ai dormi avec elle [une femme suisse] et elle m'a donné 5 000 F et une belle montre comme souvenir car elle devait repartir pour la Côte-d'Ivoire le lendemain » (*ibid.* : 80). Toutefois, une certaine discrétion semble avoir été de mise à cette époque, les salariés redoutant d'être licenciés en cas de découverte par leur patron.

Mon enquête, en 2005 et 2007, révèle que les employés d'hôtel, notamment les gardiens et les animateurs, demeurent toujours bien placés pour nouer ce type de relations dont l'acceptation sociale dans le milieu de l'hôtellerie est devenue telle que la part de clandestinité paraît désormais réduite, voire inexistante. Les hôtels de la Petite Côte tirent même ouvertement profit des rencontres sexuelles entre les touristes et les locaux puisque

tout(e) client(e) invitant quelqu'un pour la nuit paye pour son hôte une nuitée supplémentaire, dont le prix oscille de 30 000 à 60 000 FCFA (46 à 92 euros) selon les établissements. Cette barrière financière non négligeable n'existe pas dans les résidences qui se contentent de demander — ce que font également les hôtels — que le visiteur laisse sa pièce d'identité aux gardiens, lesquels peuvent d'ailleurs fermer les yeux moyennant un pour-boire. En outre, l'activité, considérée comme annexe au salariat il y a vingt ans, est de nos jours envisagée comme « une porte de sortie », « une source de survie pour sortir de la galère », une opportunité à ne pas laisser passer d'autant que « en une journée tu peux gagner le salaire d'un mois à l'hôtel » et qui, au-delà d'un gain ponctuel, ouvre, si la relation se pérennise, sur une vie supposée meilleure, que ce soit au Sénégal ou en Europe. Il ne s'agit donc plus de prestations rapides, réduites à un ou des actes physiques impliquant peu la personne et conçus comme un travail ponctuel et rémunéré, mais de relations à plus long terme qui requièrent un investissement psychologique et social où la sexualité ne peut être facilement dissociée des autres aspects de la vie personnelle et, bien évidemment, de certaines formes d'attachement.

Non seulement les salariés du tourisme ne craignent plus ni le licenciement ni l'opprobre, mais ils se déclarent prêts à démissionner pour saisir les occasions qui se présenteraient, comme l'affirme ce gardien d'hôtel célibataire de 30 ans employé durant la haute saison pour un salaire mensuel de 50 000 FCFA (76 euros)²⁶ : « Si tu fais une rencontre, que la personne t'aide, que la femme t'emmène, c'est la chance. Ici tu n'as pas de travail. Beaucoup sont partis comme ça. Ce sont des Françaises, des Belges ou des Suisses. » Et un tailleur d'une boutique d'hôtel, 35 ans, marié avec trois enfants, de renchérir : « Si tu as 60 ans et que tu es Sénégalaise, on dira : elle est folle cette vieille. Mais si tu es *tubaab*, ce n'est pas pareil. Moi si je rencontre une femme qui m'aide, je l'épouse, je suis partant : chacun y trouve son intérêt, même si ce n'est pas le même. »

Cette idée qu'une liaison avec une Européenne, même d'une autre génération, peut changer radicalement la vie, reflète la puissance de la monétarisation et l'instrumentalisation de la sexualité qui se développent dans un contexte de crise économique et dont l'un des effets est l'individualisation des conduites, quitte à ce que ces manifestations soient réprouvées par la morale sociale dominante (Marie 1997).

La valeur des cadeaux et la compensation monétaire reçues par ceux dont les visées se concrétisent demeurent difficiles à estimer, à cause de l'aspect non tarifé des prestations masculines. Mes entretiens indiquent cependant que la voiture a définitivement supplanté la montre comme

26. Cette somme, qui correspond au salaire mensuel minimum garanti, équivaut au prix journalier de pension payé par une touriste dans un hôtel de *standing* moyen.

cadeau-type valorisé. Un guide de 35 ans, adhérent de l'association du parking de Saly, décrit le rôle de sa première voiture dans son ascension sociale :

« Quand je suis arrivé à Mbour, je dormais dans la gare routière, je lavais les voitures. Pour avoir le permis, j'ai fait saisonnier dans le Saloum pendant l'hivernage pour l'arachide. J'ai commencé à travailler comme chauffeur, mais à ce moment-là, ce n'était pas ma voiture. C'est comme ça que j'ai rencontré le couple *tubaab* qui avait un hôtel dans le Sud de la France. Ils m'ont envoyé l'argent pour mon passeport et je suis allé travailler chez eux là-bas, j'ai fait la cuisine, j'ai fait aussi les vignes, tout. Quand je suis rentré ici, ils m'ont donné la 505 pour faire du transport et aider mes parents. Maintenant qu'ils se sont séparés, elle, elle est réparée à zéro, et on ne se cache plus. »

La femme en question, désormais à la retraite, a construit une maison sur la Petite Côte où elle passe une partie de l'année. Elle a aidé son amant à acheter une voiture supplémentaire — un minibus (il emploie désormais un jeune frère comme chauffeur de la 505) —, et même une « maison *tubaab* avec une bonne », également sur la Petite Côte, où, lorsqu'elle n'est pas là, il habite en semaine et invite ses copains « à manger du bœuf bourguignon ». De plus, elle lui a donné la somme de 500 000 FCFA (760 euros) nécessaire pour se marier au village : « Elle m'a dit elle-même : pour ton avenir, tu dois avoir des enfants. C'est mes parents qui ont choisi une cousine et arrangé tout. C'est une fille de mon village qui n'a pas fait les bancs. Tout le monde le sait, la *tubaab*, elle était au mariage, c'est elle qui a donné l'argent pour la dot. » Deux ans plus tard, il vit toujours entre sa famille au village (il a maintenant deux enfants) et la « copine française » dont il dit qu'elle lui « a appris beaucoup de choses, à faire la cuisine, à économiser, à investir surtout ». Il possède maintenant une carte bleue et a acquis depuis peu une quincaillerie à Mbour que tiennent ses sœurs. Le minibus a été remplacé par une luxueuse berline climatisée et il a — toujours grâce à l'aide de la « copine » car lui-même n'est pas allé à l'école et ne lit pas — des cartes de visite et un site Internet, ce qui lui fait dire qu'il est devenu « *tour operator* ». La « copine » était, selon lui, prête à payer 1 500 000 FCFA (2 287 euros) pour des faux papiers afin qu'il puisse voyager à nouveau avec elle en France mais finalement, jugeant l'opération trop risquée, ils sont en train de faire le nécessaire pour se marier à la mairie²⁷.

Un autre homme, loueur de *quads* rétribué à la commission, âgé de 27 ans en 2005, confirme que, dans le milieu, l'achat d'une voiture mesure

27. Au Sénégal, les registres des mariages à la mairie mentionnent le régime choisi : monogamie ou polygamie. Lorsque l'un des conjoints est Européen, pour que le mariage soit reconnu dans son pays, l'option est obligatoirement la monogamie. Cela reste envisageable ici car le précédent mariage de l'homme s'est effectué « au village » (mariage traditionnel et religieux) mais n'a pas été officialisé par l'état-civil.

le succès. Après avoir quitté l'école en CM2, travaillé comme ouvrier boulanger puis pêcheur, il était lui aussi laveur de voitures lors de sa rencontre avec une touriste :

« J'étais un gamin, c'était il y a six ans, c'était une dame de 41 ans, on a passé une semaine ensemble. Elle était très gentille [comprendre généreuse], mais elle était vieille. Elle est encore venue il y a 5 mois. En fait, j'ai pas qu'une seule copine française. Elles achètent des voitures. Moi j'ai deux voitures : une 405, plus une Renault 21, elles font des cadeaux. J'ai un pote à moi il est taximan ici, maintenant il est marié avec une Française qui a acheté une voiture à 9,5 millions [14 483 euros], une 4X4 Mitsubishi. Ils se sont connus une semaine, après elle est rentrée et a envoyé les 9,5 millions. Y a pas que lui, y a tout le monde qui est dans le *business*. »

En 2007, il travaille toujours dans la location de *quads*, mais a aussi pris sa carte d'« *adra* » comme chauffeur-guide au parking. Son apparence a changé, il a troqué ses *dreads* contre une coupe de cheveux courte. Il s'est marié (à la mosquée) avec la jeune femme sénégalaise dont il avait déjà un enfant — « quand tu as un gosse et que tu n'es pas marié, c'est gênant » — et avec laquelle il a eu un second enfant. Mais, comme l'interlocuteur précédent, il adapte librement à sa situation la version musulmane de la polygamie, qui implique une régularité impartiale des tours de l'homme, même s'il n'y a pas co-résidence des épouses. En effet, outre ses anciennes conquêtes qui reviennent en vacances à Saly et qu'il revoit alors, il entretient depuis un an une liaison avec une « copine » attirée, avec qui il cohabite deux ou trois mois d'affilée lorsqu'elle vient :

« Dans le tourisme, tu as envie de rencontrer des femmes qui te donnent des coups de main, qui t'aident, qui t'achètent des voitures. Ma copine maintenant elle a 58 ans, mais elle est bien dans sa tête, elle fait des placements à la banque, elle a des actions, j'apprends à économiser. Elle est veuve, on s'est connu en 2006, et elle a déjà construit ici une maison à 50 millions [76 225 euros] avec piscine [...]. Quand tu as des projets, tu ne peux pas larguer, tu fais un an avec elle, elle te donne 10 000 euros, deux ans ça fait 20 000, trois ans 30 000. »

La place de la voiture dans la réussite personnelle est encore évoquée par un détenteur d'un badge de guide — que par coquetterie, il ne porte jamais sur lui —, âgé de 30 ans, qui a démarré comme pâtissier dans un hôtel. Ce dernier ne renie ni la dénomination d'« antiquaire », ni même celle d'« arnaqueur », mais préfère néanmoins lui aussi désormais se définir comme *businessman* :

« Pour ce qui est de l'argent tu ne peux pas trouver mieux que Saly au Sénégal. J'ai eu cinq voitures, j'en ai vendu deux, maintenant je me lance dans l'immobilier, j'achète des parcelles pour des amis, je construis des maisons pour eux, mais je voudrais aussi importer des pièces détachées pour les 607, la 607 c'est la voiture des ministres. Si tu trouves une dame qui est sympa, elle te file 100 000 F dans le mois, elle t'envoie une voiture, comme ça tu fais tout pour la satisfaire. Mais

ce n'est pas l'argent qui compte, c'est le cœur, si elle envoie 20 000, 30 000 ou 50 000 par mois, c'est toujours ça. »

À partir des récits recueillis, se dessinent ainsi les qualités requises pour réussir dans cet entrepreneuriat : croire suffisamment en soi pour oser et tenter sa chance, savoir saisir l'aubaine qui vous met le pied à l'étrier, faire fructifier ses gains²⁸ et être capable d'acquérir de nouvelles connaissances en matière de développement commercial (économiser et investir).

Les généreuses donatrices, qui envoient de l'argent entre leurs visites pour maintenir les relations²⁹, n'appartiennent cependant pas toujours aux catégories socioprofessionnelles favorisées. Interrogés sur les professions de leurs « copines », les hommes mentionnent effectivement des commerçantes, des femmes d'affaires, des avocates, une notaire, une sociologue, mais aussi des postières, des infirmières, des institutrices et des secrétaires. Si l'on examine la profession déclarée par les conjointes européennes dans les registres des mariages à la mairie de Mbour, la catégorie des petites employées apparaît la plus représentée. Néanmoins, comme ces femmes ont un certain âge³⁰, qu'elles sont divorcées ou veuves pour la plupart et n'ont pas (ou plus) d'enfants à charge, elles semblent disposer de revenus ou d'économies susceptibles d'alimenter l'envoi de mandats réguliers, à la différence des jeunes filles au sujet desquelles un « antiquaire » du marché artisanal note : « Elles n'ont pas grand chose, alors que les femmes âgées, elles te disent : je veux t'aider, qu'est ce que je peux faire pour toi, j'ai envie de te donner un coup de main. » Et le loueur de *quads* déjà cité insiste : « C'est les vieilles qui peuvent t'apporter tout de suite une jolie maison, une jolie voiture, mettre beaucoup d'argent dans ton compte, pas une jeune fille. Tu sais, les Sénégalais ils aiment l'argent, tu leur donnes 200 ou 300 euros ils n'hésitent pas quoi. C'est l'argent qui roule ici. » Bien que les cadeaux pécuniaires puissent atteindre des sommes conséquentes, c'est évidemment loin d'être toujours le cas. Un enquêté, 26 ans, chauffeur pour le compte de son frère, évoque des situations moins favorables : « Les vieilles *tubaab*, elles te font beaucoup de promesses mais c'est juste pour

28. Soulignons de ce point de vue la différence avec les jeunes femmes décrites par Thomas FOUQUET (2007) qui claquent en dépenses ostentatoires l'argent qu'elles obtiennent de leurs clients.

29. Elles sont qualifiées de « ressource », de « grenier » voire de « Banque Mondiale » par les parents des « antiquaires », quant à eux parfois nommés péjorativement « *Western Union* », en référence au message publicitaire de la Radio télévision sénégalaise : « Pour transférer de l'argent liquide rapidement je fais confiance à *Western Union*. »

30. Dans les mariages enregistrés pour l'année 2007 à Mbour entre des femmes européennes et des hommes sénégalais, l'âge moyen des femmes est de 42 ans et l'écart d'âge moyen entre les conjoints est de 10 ans de plus pour la femme. Remarquons cependant que dans 25 % des cas, les femmes ont de 0 à 6 ans de moins que le conjoint, dans 25 % des cas de 1 à 14 ans de plus, dans 25 % des cas de 15 à 24 ans de plus, et au-delà de 25 ans dans 25 % des cas.

passer des vacances. » Amertume exprimée également par un guide plus expérimenté de 34 ans :

« Il y en a qui te font des promesses, qui te disent : au retour je vais t'envoyer cela, et puis rien du tout, elles t'oublient, ça me fait mal au cœur. Quand j'accompagne des clients à l'aéroport, je vois des femmes qui ouvrent leur sac devant les poubelles, sortent des adresses, déchirent et mettent dans les poubelles. Et c'est pas seulement une ou deux fois que j'ai vu ça ! Tu peux tomber sur quelqu'un à la longue, ça aboutit à quelque chose, mais quelquefois c'est pour trois nuits ou une semaine et c'est fini. »

Chaque rencontre fait en réalité courir le risque d'une mésaventure. En se conformant d'une part à l'adage selon lequel « un homme ne dit jamais non », qui exprime l'obligation sociale de virilité, et d'autre part à la règle implicite qui veut que le montant de la compensation ne soit jamais négocié avant l'acte sexuel, mais donné dans l'après-coup, comme dans un élan de générosité féminine, les hommes se retrouvent parfois piégés par un simple repas offert, d'une valeur moyenne de 5 000 FCFA³¹. Ainsi le loueur de *quads* qui affirme recevoir de sa copine actuelle 10 000 euros dans l'année, auquel je demande s'il s'est déjà trouvé dans une situation de contrainte sexuelle : « Il y avait une Française qui était là-bas, elle m'avait invité à manger. J'ai mangé, après je dis : OK, bonne soirée. Elle me dit : non, tu ne t'en vas pas, tu veux pas rester avec moi ? Et après, ben, ça ne me plaisait pas, mais tu vois, je l'ai fait aussi pour lui faire plaisir, elle m'a invité à manger, elle était très sympa, faut que je sois *nice* aussi. » De fait, dans l'espoir d'un gain à venir, les hommes se placent dans un rapport de type serviciel et subordonné. Et quand ce n'est pas la partenaire elle-même qui fait « bien sentir que c'est elle le chef », ils doivent fréquemment affronter l'hostilité et les vexations de la part des employés des restaurants et des hôtels qui n'hésitent pas, par exemple, à demander d'un ton soupçonneux à la touriste accompagnée d'un jeune (d'allure pauvre) : « Mais il est avec vous ? »

Se montrer capable d'accepter les rebuffades des touristes, les échecs, les humiliations des mieux nantis (parfois des gendarmes lors des rafles) et se remettre rapidement des difficultés sont donc également des qualités nécessaires à cet entrepreneuriat. Non seulement il faut supporter les déboires et pouvoir en plaisanter³², mais il convient d'acquiescer ce savoir-faire commercial particulier qui consiste à tourner à son avantage les revers subis, en mettant les personnes qui les ont infligés en dette d'amitié, ce qu'explique un guide de 30 ans, relatant un malentendu avec deux vacancières recrutées pour une excursion au Lac Rose. Voulant s'arrêter pour déjeuner avec elles

31. Ceci est corroboré par les propos tenus devant l'ethnographe sur la plage d'un hôtel de Saly par une résidente, dans les 70 ans, s'adressant à deux autres vacancières françaises de sa génération : « Les hommes sénégalais, tu donnes 5 000 F [8 euros] et tu couches avec. »

32. Il est courant d'entendre ainsi apostropher la touriste qui refuse de discuter et passe son chemin : « Alors, tu es fâchée ou fauchée ? »

chez sa sœur et donner quelque chose à cette dernière, il leur avait demandé une avance. Il s'était alors aperçu qu'au lieu de 65 000 F, elles avaient compris 6 500 F. Le conflit les avait conduits chez les gendarmes et le commandant avait expliqué aux touristes que « quand même elles exagéraient, il fallait au moins donner 20 ou 30 000 F ». Sur ce, le guide avait rétorqué que l'important était qu'elles soient contentes, qu'il n'y avait pas de problème et que, puisque la voiture lui appartenait, il allait carrément leur offrir l'excursion. Au retour, il les avait même emmenées visiter le port de Mbour ce qui n'était pas compris dans le contrat de départ. L'atmosphère s'étant détendue, les touristes avaient proposé 20 euros de plus, ce qu'il avait refusé et elles l'avaient invité alors à dîner. Au final, l'habile *business-man* conclut : « Maintenant j'ai leurs numéros de portables, on se téléphone de temps en temps, elles m'ont déjà envoyé huit clients. »

Afin toutefois de limiter les incidents de ce genre, une catégorisation des touristes s'opère en fonction d'un repérage d'ordre économique³³ : les femmes d'âge mûr sont, ainsi que développé plus haut, opposées aux jeunes filles incapables d'« épauler » financièrement le partenaire et, les Françaises, avec lesquelles il est aussi plus facile de faire connaissance grâce à la langue, sont de façon générale préférées aux Espagnoles « radines », qui discuteraient trop les prix, et aux Allemandes jugées trop « fermées ». Mais, au sein du groupe le plus intéressant potentiellement, les Françaises d'âge moyen, sont encore différenciées : celles qui voyagent sur Air France et résident dans des hôtels chics de celles qui viennent en *charter* et en club bon marché (comme FRAM dont on se moque en disant que c'est l'acronyme de « Français Rien à Manger »).

Faire découvrir la vraie Afrique

La détermination, l'habileté et l'intelligence des situations de ces hommes se déploient, comme nous venons de le voir, dans plusieurs activités commerciales connexes. Elles leur permettent non seulement de vivre et de faire vivre leur famille mais aussi subjectivement de sortir d'un statut social marginal et de se construire une identité socialement valorisée, d'hommes d'affaires, ne serait-ce d'ailleurs qu'en partie sur un mode fantasmatique, grâce aux bénéfices escomptés d'une rencontre avec une touriste généreuse. La station de Saly apparaît ainsi comme un espace où se joue, pour attirer l'attention et amorcer une relation censée améliorer radicalement la position

33. À Zanzibar, les riches touristes sont appelés *kuku*, ce qui en swahili signifie poulet, ceux qui sont moins aisés sont désignés par le terme *vigorodo* qui désigne le matelat peu épais utilisé par les gens du commun, et les routards (ainsi que les non Européens, à savoir les touristes asiatiques) sont quant à eux nommés *kishuka*, merde d'oiseau (SUMICH 2002).

sociale des acteurs, une série de mises en scènes genrées de soi³⁴ dans lesquelles le corps, au travers du vêtement, de la coiffure et du maintien, joue un rôle important.

Parmi ces mises en scène, se remarquent d'emblée deux constructions masculines assez stéréotypées : d'une part celle de l'artiste *baay-fall* métissé de *rastaman*³⁵ et, d'autre part, celle du *boy doolé* qui renvoie à la fois à l'adepte de la lutte sénégalaise et au rappeur africain-américain. Ces figures hybrides ont en commun de capter et d'hypertrophier des caractéristiques que les clichés occidentaux attribuent aux Africains : un goût extraverti pour la parure, la musique et la danse, l'étalage non inhibé de la force physique, traits qui sont en net décalage avec l'idéal social de pondération et de retenue (*kersa*) dominant au Sénégal. Ainsi battre le *jembe*, porter des couleurs chatoyantes, parler fort, gesticuler et danser de façon suggestive constituent des habitus et des pratiques propres à une caste — les batteurs, les griots, les sculpteurs *lawbe* experts en techniques de massage et en danses érotiques (Ly 1999). Ou encore le fait de s'entourer d'objets et de rituels mystiques comme le font les adeptes de la lutte, une pratique anciennement rurale, connaît un énorme succès dans la jeunesse urbaine déshéritée (Havard 2001). La rupture avec les convenances sociales se trouve en outre accentuée par la consommation ostentatoire de tabac et d'alcool — certains se targuant d'être des musulmans « tantôt à droite tantôt à gauche » —, et l'affichage de codes contestataires mondialisés, comme fumer de l'herbe à la manière *rasta* ou proférer, comme dans le *rap*, des paroles de violente dénonciation sociale.

La désirabilité sociale s'exprime également au travers d'une troisième construction, surtout chez les plus âgés des hommes rencontrés : celle du trentenaire « sérieux » qui en attendant le « vrai amour » s'est consacré à sa famille. Il se présente par conséquent comme un célibataire attardé, propre sur lui — coupe de cheveux courte comme il faut, vêtements de marque, maintien impeccable et digne — défenseur des valeurs morales, musulman convaincu et ennemi des aventures sans lendemain, pour qui la sexualité hors mariage n'est pas concevable, sinon dans un transport amoureux passager incontrôlable, mais qu'il faut officialiser rapidement à la mosquée, sinon à la mairie.

Quelles que soient cependant la construction de la masculinité choisie et l'activité professionnelle déclarée, aux yeux de la plupart de ces hommes, leur atout essentiel, voire leur fond de commerce, réside dans leur virilité,

34. Ce qui corrobore l'analyse de Linda MALAM (2003 : 7) à propos des hommes thai employés dans les bars et les *bungalows* en Thaïlande du Sud : « By “ad-libbing” identity categories in spaces of intense interaction with Western tourists, bar and bungalow workers have the opportunity to contest their marginal status in some spaces/contexts and re-write new identity script. »

35. La profession d'artiste est l'une de celles les plus souvent déclarées aux registres des mariages par les conjoints sénégalais de femmes européennes. Ces *Baay-fall* sont souvent qualifiés de *Baay-faux* (AUDRAIN 2004).

pensée comme indissociable de leur africanité, dans une logique d'acceptation revendicative et de réappropriation d'un stigmaté tiré évidemment du passé colonial (Guillaumin 1992 ; Sayad 1999). La dénomination *Sex Machines* qui les désignait dans les années 1990 perpétue d'ailleurs sans fard les clichés de l'hyper-sexualité africaine et du « beau jeune Noir » construit comme « jeune poulain, étalon » (Fanon 1952 : 135). Au stéréotype ancien de « l'Africain-bête de sexe » répond un stéréotype féminin plus récent : celui de la *Sugar Mummy* occidentale³⁶ qui tente de s'approprier cette hyper sexualité masculine. Cette construction ne fait qu'ajouter la séniorité au tableau des inégalités qui défavoriseraient les hommes sénégalais dans leurs relations avec des Européennes. En effet, et ceci illustre la façon dont hiérarchies coloniales et postcoloniales influent sur les représentations du genre dans l'acceptation commune, le Sénégalais qui vit avec une Française ne peut qu'abdiquer sa supériorité masculine pour devenir l'esclave (*jaam*) de cette femme, son valet (*dag*) ou son subordonné (*suq*). L'image de prédatrice, aussi décrépée physiquement que puissante économiquement, de la *Sugar Mummy* occidentale paraît assez éloignée de la figure de la *Diriyaanke*, une Sénégalaise aisée et élégante, elle aussi d'âge moyen, pouvant être une femme libre avec des amants plus jeunes et moins fortunés qu'elle, mais qui reste néanmoins une « dame » dont le raffinement continue de séduire. Ce qui est loin d'être le cas de nombreuses touristes européennes, habillées avec le laisser-aller vestimentaire propre aux vacances, issues en outre, comme indiqué plus haut, de milieux populaires et souvent marquées par l'âge et la vie.

Certes, une série de phrases toutes faites — « la beauté est éphémère, l'important c'est le cœur », « l'âge, ça ne compte pas », « le bonheur se trouve sur tous les continents » et des références fréquentes à Khadija la femme du Prophète, de 15 ans son aînée —, sont destinées à apaiser les inquiétudes des femmes quant à leur âge et à leur apparence physique. Le sont aussi les premières phrases échangées, entendues à de nombreuses reprises et rejouées lors des entretiens non sans cynisme par plusieurs de mes interlocuteurs :

Lui : « Alors la jeune [variantes : la miss, la gazelle] ça va ? »

Elle : « Mais je ne suis plus toute jeune [variante : je pourrais être votre mère] ! »

Lui : « On dirait pas, vous faites du sport [variante : quel est votre secret] ? »

Au-delà des dénégations et des énoncés lénifiants qui leur sont réservés, ces Européennes vieillissantes sont généralement vues comme exploitant la puissance sexuelle des hommes sénégalais, et ce dans l'espoir d'échapper à leur condition décatie. Ainsi, le *businessman* dont les talents commerciaux ont été relatés plus haut, développe : « La majorité des Françaises qui

36. Cette dénomination est utilisée dans une pièce de Tanika Gupta, *Sex, Sand and Sugar Mummies in a Carribean Beach Fantasy*, jouée au Royal Court à Londres en 2006 et dont l'intrigue se situe sur la plage de Négril à la Jamaïque.

viennent ici, c'est pour les hommes, elles ont 50 ans, 55 ans, les Sénégalais, ils te rendent jeunes. Tu vois même un couple qui sont venus, et l'année prochaine, y a la femme qui vient seule. J'ai discuté avec une femme de 50 ans, elle me dit : "quand même, les Sénégalais sont durs à faire le goulou-goulou et après le goulou-goulou, le matin je me sens bien". » Les interactions avec les vacancières sont interprétées au travers de ce prisme : « C'est pas des propositions mais c'est des trucs ou des gestes qui te font savoir que... comme moi je suis barman, des fois tu vois des femmes... elle te montre qu'elle veut faire l'amour avec des hommes, elle passe derrière le bar avec un paquet de cigarettes par exemple. Les Blanches, elles disent que les Sénégalais ils sont forts pour le sexe et les Sénégalais, c'est à cause de la pauvreté et du miroitement du pouvoir et des richesses » explique un homme de 24 ans, qui est allé jusqu'en classe de troisième et vient de se marier civilement avec une Française de 38 ans, aide-comptable, qu'il a connue au bar où il travaille³⁷. Son ami, un « artiste tatoueur » de 26 ans, auparavant tailleur, qui explique posséder « la créativité africaine » et a également une « copine française », une notaire de 32 ans avec laquelle il vient de passer une semaine dans le plus luxueux hôtel de la région, abonde dans le même sens : « Il y a des Françaises qui te le disent carrément : vous avez une belle peau, vous êtes comme ci, comme ça, qui te montrent que... qui te parlent de tout, du sexe et de tout. C'est ce qui les motive dans ce sens parce qu'au Sénégal pour avoir des relations sexuelles c'est facile, c'est même écrit sur le *Guide du Routard* que c'est gratuit au Sénégal soit avec les filles soit avec les garçons. »

Un loueur de parasols de 35 ans assimile à du vampirisme l'insatiabilité sexuelle de ces femmes (point de vue qui transparait également dans l'article « À nous les petits Sénégalais » du journal *L'intelligent*) : « On voit des petits avec des femmes qui ont deux fois l'âge de leur maman. Ces femmes qui sont avec ces jeunes-là, elles ont besoin de sang frais. Moi si je couche avec une vieille maman qui a l'âge de ma mère, c'est elle qui gagne. Et pour quoi ? Pour 1 000 euros ? Pour 2 000 euros ? »

Les transactions sexuelles sont ainsi placées par les hommes impliqués dans un registre d'inégalités si massives que serait renversé du même coup le sens de la domination dans les rapports hétérosexuels. Par conséquent, afin d'éviter de se faire avoir et vampiriser en ayant des relations « gratuites », et afin de conserver une image d'homme viril, c'est-à-dire dominant, ils légitiment l'instrumentalisation des partenaires, l'utilisation de stratagèmes qui parfois relèvent de l'extorsion de fonds, en décalage avec les règles qui régissent, par ailleurs dans la société sénégalaise, les rapports sociaux de sexe. Se justifiant de ce que « situation oblige », leurs pratiques s'inscrivent dans cette « esthétique de la prédation et de l'accaparement » qu'évoque Achille Mbembe (2000 : 41).

37. Deux ans plus tard, j'apprends qu'il a obtenu son visa et l'a rejointe en France, mais qu'il s'en est séparé rapidement et est parti travailler en Espagne.

Dans ce contexte, leur proposition récurrente de « faire découvrir la vraie Afrique » aux touristes ne se superpose ni à la découverte du mode de vie des membres de leur propre famille³⁸, ni aux excursions qu'ils organisent dans un ou deux villages aux alentours. Dans un article sur les relations entre touristes et *beach boys* à Zanzibar, Sumich (2002) observe que la visite d'un village constitue une étape obligée d'un voyage touristique en Afrique. Mais alors que les acteurs du tourisme, qui ont un intérêt commercial à organiser ces excursions pour lesquelles on les paye si cher, insistent plutôt sur les points communs qu'ils ont avec les touristes car ils se voient eux-mêmes comme des gens « modernes », la plupart des voyageurs en quête d'authenticité construisent le village comme un zoo humain de la différence culturelle (*a human zoo of cultural difference*) qui leur permet enfin de voir l'Autre et l'Afrique véritable (*real Africa*). À leurs yeux, les *beach boys* et les guides zanzibari constituent, par leur connaissance de la langue et de la culture locale, une porte d'entrée incontournable vers cet Autre exotique, mais ils sont considérés comme déjà trop occidentalisés pour être réellement intéressants.

Bien entendu, pour les touristes français(es) qui viennent la première fois au Sénégal, le village représente également un passage obligé. Aussi chaque guide de Saly propose-t-il un circuit comportant une halte dans un village *sereer* et un village *pè'l*. En prévision de cet arrêt (une heure environ), il recommande à ses client(e)s « d'apporter des stylos, des bonbons, et sur place d'acheter du riz et du sucre », bref de se conformer au comportement stéréotypé du Blanc en Afrique. Ceci lui permet d'avoir à la fois un statut de bienfaiteur et des obligés dans le village en question et de se présenter aux touristes comme le seul interlocuteur et centre d'intérêt possible, par contraste avec le dénuement d'un monde villageois qui sert de repoussoir. Comme le formule le loueur de *quads*, guide à ses heures : « Elles vont au village une fois, ça leur suffit pour découvrir l'Afrique typique. » En effet, de cette excursion, comme de la visite effectuée dans la famille, l'on attend des touristes un apitoiement — les larmes versées sont particulièrement appréciées car annonciatrices de gestes généreux par la suite —, mais surtout que soit retenue la leçon résumée par une résidente à l'ethnologue : « À part ici [Saly, plus quelques localités proches de la Petite Côte], il n'y a rien à voir, tout autour il n'y a que de la misère. »

« L'Afrique véritable », incarnée par les dragueurs eux-mêmes, est distinguée de « l'Afrique typique », qu'elle soit rurale ou urbaine (une partie des familles des guides et des « antiquaires » résident en effet en ville, à Mbour ou Thiès). Cette dernière est perçue comme miséreuse et sans intérêt, si ce n'est de servir de faire-valoir aux diverses mises en scène masculines

38. Emmener la touriste dans la famille, lui faire mesurer l'écart entre les conditions de vie locales et celles de l'Europe, apparaît non seulement être une façon de créer de l'intimité et de la confiance, mais aussi de la mettre en face de ses responsabilités financières. Cette tactique a été également relevée chez les *beach boys* de Bakau en Gambie (BROWN 1992) et de Cape Maclear au Malawi (PROWSE 2004).

décrites, qui, à elles seules, incarnent la « vraie Afrique » et méritent l'attention. Lorsqu'une « copine » européenne revient régulièrement rendre visite à un amant, ou même s'installe toute ou une partie de l'année avec lui, sa connaissance de la société sénégalaise ne semble guère s'étendre et s'approfondir : tout concourt à ce que l'univers balnéaire qui lui est familier reste le seul fréquentable. Même Dakar — perçue comme poussiéreuse et dangereuse — n'est pratiquée que pour aller à l'aéroport. La langue utilisée dans le couple demeure le français et l'énoncé d'une salutation basique en *wolof* — bonjour, ça va ?, bien merci — est considéré par son compagnon comme une insertion largement suffisante. La dynamique de la relation, quand cette dernière s'avère durable, est tournée vers la poursuite d'une vie dans laquelle la Petite Côte serait une banlieue tropicale du Nord. Et dans les cas où l'union s'officialise par un mariage à la mairie, elle s'inscrit dans la perspective d'un départ pour l'Europe³⁹.

Dans la mesure où le mariage, pour les générations précédentes, devait s'effectuer dans son rang social (*nawle*), se marier avec un(e) Blanc(he) était considéré comme une mésalliance extrême (*gënn xeet*, sortir de sa race), sauf peut-être chez les personnes castées⁴⁰, où ce pouvait être un moyen de s'affranchir de l'étau social de la caste. Or, depuis presque une décennie maintenant, les mariages mixtes célébrés à la mairie de Mbour qui unissent des Sénégalais et des Européens, fluctuent, selon l'année considérée, de 16 à 24 % du total des mariages enregistrés⁴¹, un phénomène dont l'ampleur ne peut évidemment pas s'expliquer par la seule question des castes mais est à rapporter au désir qui traverse toutes les couches sociales chez les jeunes d'« aller en *kaw* » (*kaw*, le haut donc le Nord), et devient de plus en plus difficile à réaliser autrement. Parmi ces mariages, ceux unissant des hommes sénégalais à des conjointes européennes, des Françaises dans 73 % des cas, dépassent désormais largement les mariages de femmes sénégalaises avec des conjoints européens (198 versus 127 sur la période 2004-2007).

*

-
39. Une étude par questionnaire réalisée en 2002 dans la région de Malindi au Kenya auprès de 73 hommes impliqués dans des échanges économico-sexuels avec des touristes montre que 18 % d'entre eux avaient déjà rendu visite à des client(e)s ou ami(e)s (KIBICHO 2004).
40. Dans la plupart des groupes ethniques du Sénégal, et notamment chez les Wolofs, une stratification rigide oppose aux personnes libres les anciens esclaves et surtout les membres de groupes endogames d'artisans (forgerons, boisseliers, peaussiers...) et de musiciens (griots), appelés castes. À ces groupes, est associée une notion d'impureté qui vient soutenir l'interdiction pour toute personne libre (ou même d'origine captive) de se marier avec un(e) casté(e) et un certain nombre de représentations qui sont à la source de discriminations sociales et politiques (MBOW 2000).
41. Nini DIOUF (2004) avait, dans son mémoire de maîtrise, relevé 16 % de mariages mixtes en 2000/2001 et 19 % en 2002/2003. L'étude des registres par année indique 17 % en 2004, 24 % en 2005, 18 % en 2006 et 17 % en 2007, arrêtée à la date du 5 décembre.

Les hommes dont les propos décomplexés sont retranscrits ici, propulsés en quelques années de gagne-petit en hommes d'affaires, grâce à leur débrouillardise, à leur mobilisation d'un savoir-faire genré particulièrement efficace et à leur connaissance des langues et mode de vie occidentaux, ne sont pas sans rappeler Camara, le personnage du roman de Williams Sassine, *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui* (1985). Comme lui, ils apparaissent tantôt comme « des zéros qui se prennent pour des héros », tantôt comme un « mélange de zéros et de héros » (*ibid.* : 217). Comme lui également, ils ne sont pas n'importe qui. En effet, pour accéder à une situation meilleure, au style de vie et aux biens tant convoités dans un contexte de pauvreté extrême, il leur faut déployer une énergie et des aptitudes particulières, dont celle de prendre des risques et de faire face aux échecs et aux humiliations sans se décourager. Il leur faut aussi s'affranchir d'un certain nombre de limitations sociales afin de continuer à consolider leur autonomie tout en évitant de se marginaliser totalement car, n'étant plus dans leur prime jeunesse, ils sont pris dans des obligations sociales telles qu'aider leurs parents et pour certains élever des enfants. Ils doivent de ce fait en permanence improviser pour s'orienter avec adresse entre des exigences qui paraissent contradictoires. Et dans cette mesure, ils sont représentatifs ainsi qu'ils le prétendent de « la vraie Afrique » urbaine d'aujourd'hui.

Les arrangements entre eux et les femmes qu'ils fréquentent, autant les touristes européennes que les femmes sénégalaises d'ailleurs, montrent bien qu'il existe tout un *continuum* possible d'échanges économique-sexuels entre le mariage et la prostitution (Tabet 2004)⁴² et qu'à la différence de la fiction produite par l'imaginaire occidental contemporain, amour et argent sont loin d'être des mondes antagonistes (Zelizer 2001). Si mon enquête éclaire le contexte et les pratiques sexuelles transactionnelles de ces acteurs masculins du tourisme en restituant le sens qu'ils donnent à celles-ci, elle ne s'est en revanche qu'accessoirement attachée à leurs partenaires européennes et ne permet pas de trancher, à leur sujet, entre tourisme sexuel et « tourisme sentimental » (« *romance tourism* »), concept développé pour la Jamaïque par Pruitt et Lafont (1995) et contesté par d'autres chercheurs travaillant également dans la Caraïbe qui récusent toute différence entre ce tourisme féminin et le tourisme sexuel masculin et avancent que ces femmes ont recours à une prostitution masculine. Dans *Performing Africa*, une étude sur les griots de Gambie où, dans la partie sur la marchandisation de la culture, un chapitre est consacré aux relations entre les femmes scandinaves et leurs « amis professionnels », Paulla Ebron (2002 : 169) juge, quant à

42. Son champ d'investigation concerne les relations hétérosexuelles impliquant une compensation (les hommes paient les femmes), mais le concept peut être étendu aux relations dans lesquelles la transaction économique se fait dans l'autre sens. L'auteure souligne d'ailleurs l'intérêt des études sur les rapports dans lesquels des hommes sont rémunérés ou entretenus par des femmes et la « formidable occultation sociale de ce phénomène » (TABET 2004 : 171).

elle, que les histoires de ces femmes ne constituent pas une simple inversion des récits masculins de vacances : elles n'imaginent nullement les hommes gambiens comme des proies faciles, ce que confirment par ailleurs les entretiens avec eux qui n'ont rien de récits de victimisation. Les hommes que j'ai interrogés au Sénégal ne se présentent pas non plus comme des victimes, loin s'en faut, ce dont témoigne entre autres leur attachement à une identité de *businessman*. La drague professionnalisée s'inscrit parmi d'autres activités qui relèvent d'une économie à la fois informelle et spéculative où les frontières du légal et du moral sont aisément franchies. Il n'apparaît pas chez eux de dissociation complète entre le service sexuel comme travail et la sexualité comme expression et vie personnelle, et ils construisent leurs partenaires féminines européennes non comme des clientes, mais comme des « copines », avec lesquelles cohabitation et mariage sont envisagés comme une issue possible à la pauvreté, un accès au voyage et une meilleure inscription dans un monde globalisé. Aussi, la complexité et la fluidité qui se dégagent des productions de leurs identités, tant professionnelle que genrée, contredisent-elles la vision réductrice qui ferait d'eux des personnages marginaux, présentés tantôt comme de simples intermédiaires culturels, tantôt comme des prostitués, tantôt encore comme des exploités.

Inserm, Centre d'épidémiologie et de santé des populations, U 687, Villejuif, France.

BIBLIOGRAPHIE

ADJAMAGBO, A. & ANTOINE, P.

2004 « Être femme "autonome" dans les capitales africaines. Les cas de Dakar et Lomé », *DIAL*, document de travail, DT/ 2004/03.
<www.dial.prd.fr/dial_publications/PDF/Doc_travail/2004-03.pdf>.

ADJAMAGBO, A., ANTOINE, P. & DIAL, F. B.

2004 « Le dilemme des Dakaroises : entre travailler et bien travailler », in M. C. DIOP (dir.), *Gouverner le Sénégal : entre ajustement structurel et développement durable*, Paris, Karthala : 247-272.

ANTOINE, P. & NANITELAMIO, J.

1995 « Peut-on échapper à la polygamie à Dakar ? », *Chronique du CEPED*, 32.

ANTOINE, P., DJIRÉ, M. & NANITELAMIO, J.

1998 « Au cœur des relations hommes-femmes : polygamie et divorce », in P. ANTOINE, D. OUEDRAOGO & V. PICHE (dir.), *Trois générations de citoyens au Sahel. Trente ans d'histoire sociale à Dakar et Bamako*, Paris, L'Harmattan : 147-180.

AUDRAIN, X.

2004 « Devenir “baay-fall” pour être soi », *Politique africaine*, 94 : 82-104.

BIAYA, T. K.

2000 « La Culture Populaire : une auberge espagnole ou une nouvelle discipline ? », *Africa Policy Information Center*.
<<http://www.africaaction.org/rtable/bia0005f.htm>>.

2001 « Les plaisirs de la ville : Masculinité, sexualité et féminité à Dakar (1997-2000) », *African Studies Review*, 44 (2) : 71-85.

BROWN, N.

1992 « Beachboys as Culture Brokers in Bakau Town, The Gambia », *Community Development Journal*, 27 (4) : 361-370.

DIAL, F. B.

2007 « Le divorce, une source d'émancipation pour les femmes ? Une enquête à Dakar et Saint-Louis », in T. LOCOH (dir.), *Genre et sociétés en Afrique. Implications pour le développement*, Paris, Ined : 357-370.

DIENG, I. M. & BUGNICOURT, J.

1982 *Touristes-rois en Afrique*, Paris, Karthala ; Dakar, Enda.

DIOP, A. B.

1985 *La famille wolof : tradition et changement*, Paris, Karthala.

DIOUF, N.

2003 *Les mariages mixés à Mbour*, Mémoire de maîtrise, Dakar, Faculté des lettres et sciences humaines, UCAD, non publié.

EBRON, P.

2002 *Performing Africa*, Princeton (New-Jersey), Princeton University Press.

FANON, F.

1952 *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil.

FAYE, O. & THIOUB, I.

2003 « Les marginaux et l'État à Dakar », *Le mouvement social*, 204 (3) : 93-108.

FOUQUET, T.

2007 « De la prostitution clandestine aux désirs de l'Ailleurs : une “ethnographie de l'extraversion” à Dakar », *Politique africaine*, 107 : 102-124.

GUILLAUMIN, C.

1992 *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris, Côté-Femmes.

2002 [1972] *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard.

HAVARD, J.-F.

- 2001 « Ethos “bul faale” et nouvelles figures de la réussite au Sénégal », *Politique africaine*, 82 : 63-77.

HERTRICH, V.

- 2002 « Nuptiality and Gender Relationships in Africa. An Overview of First Marriage Trends over the Past 50 Years », Communication présentée à la conférence annuelle de la Population Association of America, Atlanta, 9-11 mai.

KIBICHO, W.

- 2004 « Tourism and the Sex Trade : Roles Male Sex Workers Play in Malindi, Kenya », *Tourism International Review*, 7 : 129-141.

LY, A.

- 1999 « Notes brèves sur l'érotisme chez les Lawbes du Sénégal », *Bulletin du Codestria*, 3-4 : 46-47.

MALAM, L.

- 2003 « Performing Masculinity on the Thai Beach Scene », Department of Human Geography, RSPAS, ANU, Working paper 8.
<http://rspas.anu.edu.au/grc/publications/MalamL_2003.pdf>.

MARIE, A.

- 1997 « Du sujet communautaire au sujet individuel. Une lecture anthropologique de la réalité africaine contemporaine », in A. MARIE ET AL. (dir.), *L'Afrique des individus*, Paris, Karthala : 53-110.

MBEMBE, A.

- 2000 « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, 77 : 16-43.

MBOW, P.

- 2000 « Démocratie, droits humains et castes au Sénégal », *Journal des Africanistes*, 70 (1-2) : 71-91.

NYANZI, S., ROSENBERG-JALLOW, O. & BAH, O.

- 2005 « Bumsters, Big Black Organs and Old White Gold : Embodied Racial Myths in Sexual Relationships of Gambian Beach Boys », *Culture, Health & Sexuality*, 7 (6) : 557-569.

PHETERSON, G.

- 2001 *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.

PROWSE, M.

- 2004 « It's Really Just Like Fishing... What You Catch Depends on The Bait You Put on The Line : The Construction of Friendships Between Beachboys and Tourists on The Shore of Lake Malawi », Draft paper presented at *Livehoods at the Margins' Conference*, School of Oriental and African Studies, 8-9 July, London.

PRUITT, D. & LAFONT, S.

1995 « For Love and Money. Romance Tourism in Jamaica », *Annals of Tourism Research*, 22 (2) : 422-440.

SALOMON, C.

2007 « *Jungle Fever*. Genre, âge, race et classe dans une discothèque parisienne », *Genèses*, 69 : 97-111.

SARR, Y.

2002 *Approche sociologique de la pratique du tourisme sexuel à partir du cas des jeunes âgés de 18 à 24 ans de la Petite Côte au Sénégal*, Mémoire de DEA, Dakar, Faculté des lettres et sciences humaines, UCAD, non publié.

SASSINE, W.

1985 *Le Zéhéros n'est pas n'importe qui*, Paris, Présence Africaine.

SAYAD, A.

1999 *La double absence. Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Éditions du Seuil.

SMETTE, I.

2001 *Managing Hearts, Bodies and Beauty. Young Dakar Women's Construction of Selves*, Ph. Thesis, Oslo, University of Oslo.

SUMICH, J.

2002 « Looking for the "Other" : Tourism, Power and Identity in Zanzibar », *Anthropology of Southern Africa*, 25 (1-2) : 39-45.

TABET, P.

2004 *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan.

WAGNER, U.

1977 « Out of Time and Space. Mass Tourism and Charter Trips », *Ethnos*, 42 (1-2) : 39-49.

WAGNER, U. & YAMBA, B.

1986 « Going North and Getting Attached : The Case of the Gambians », *Ethnos*, 51 (3) : 199-222.

ZELIZER, V.

2001 « Transactions intimes », *Genèses*, 42 : 121-44.

RÉSUMÉ

Dans un contexte de précarité économique et d'obstacles à partir au Nord, l'arrivée massive de touristes — dont des femmes seules — susceptibles de fournir des compensations pour des services rendus, paraît avoir engendré au Sénégal une proposition de prestations sexuelles qui n'existait pas, du moins à cette échelle et sous cette forme. Le phénomène a acquis sur la Petite Côte, première destination touristique du pays, une visibilité incontestable. L'article s'appuie sur les récits d'hommes, désignés sous le terme générique d'« antiquaires », qui ne vendent pas forcément des objets, mais s'engagent dans des transactions sexuelles avec des vacancières venues d'Europe, souvent plus âgées qu'eux. Il décrit les compétences mobilisées pour réussir dans cette activité, interroge la réorganisation des rapports sociaux de sexe qu'elle implique et souligne la complexité des significations possibles pour les acteurs eux-mêmes. L'étude discute enfin le rôle de *culture brokers* parfois attribué aux *beach boys* ailleurs en Afrique.

ABSTRACT

Antique Dealers and Businessmen from Petite Côte in Senegal: The Trade in Amorous Illusions. — Against a backdrop of economic precariousness combined with obstacles to going North in search of work, the massive influx of tourists to Senegal, including women travelling alone and willing to pay for services rendered, has given rise to an offer of sexual services that was previously unknown—or at least not on that scale and in that form. The phenomenon is clearly visible in Petite Côte, the country's leading tourist destination. The article is based on the stories of the men generically known as “antique dealers”, not because they necessarily sell objects, but rather because they engage in sexual transactions with European female holiday makers, often far older than they are. It describes the skills used to succeed in the business, questions the reorganisation of social sexual relations that it implies, and underscores the complexity of meanings this may have for the players themselves. The study also discusses the role of the culture brokers sometimes attributed to beach boys elsewhere in Africa.

Mots-clés/Keywords : Sénégal, Petite Côte, commerce, tourisme féminin, transactions sexuelles, *Sugar Mummy*, virilité/Senegal, Petite Côte, trade, female tourism, sexual transactions, *Sugar Mummy*, virility.